

Introduction

Cet ouvrage prétend s'adresser tout autant au néophyte qu'à l'étudiant déjà familiarisé avec le *corpus* platonicien ou au « lecteur avisé », qui trouveront là non pas une *interprétation* de plus mais l'*exhibition* d'une structure, l'ossature d'une argumentation. Victor Goldschmidt nous a dès longtemps appris quelle était la richesse de cette « structure » qui, au premier abord, peut bien ne pas *apparaître*, et qui, lorsque tel n'est plus le cas, effraie – ou rebute – par sa sécheresse. Ne risque-t-on cependant de perdre la sève même d'une oralité si difficilement conquise contre la rigidité de l'écrit ? Que peut-on gagner à révéler ainsi une armature que le talent du scripteur tend à dissimuler ? Enfin, quel intérêt y a-t-il à *juxtaposer* l'ensemble des Dialogues sous l'aspect nécessairement réducteur de multiples « sommaires » ?

À toutes ces questions je répondrai d'un mot, ou plutôt de deux : l'*appropriation* du texte par son lecteur, l'*intervention* du destinataire dans l'espace clos que circonscrivent lettres et mots. Il appartiendra ensuite à chacun de donner à cette appropriation, et à cette intervention, la *tournure* singulière qui les fera siennes. Les possibilités sont multiples : suivre plus aisément le déroulement de l'entretien ou la progression du raisonnement ; localiser rapidement, et avec précision, tel passage ou tel développement ; être sensible à la récurrence de certaines thématiques sans pour autant perdre de vue la différence des stratégies discursives ; explorer les lieux où l'on traite – de façon approfondie, ou de manière plus allusive – la question de l'amitié, celle du suicide du philosophe ou celle du dysfonctionnement des tribunaux ; retrouver, tout en les situant dans leur contexte théorique, l'argument du troisième homme, l'apologue du cygne ou le mythe de l'attelage ailé ; mettre en évidence les différences de traitement que peuvent recevoir, dans leur répétition même, analyses

et descriptions : le statut du peintre ou les mythes eschatologiques, par exemple ; s'attacher à la façon dont les personnages interviennent dans l'entretien dialogué, à leur caractérisation, aux déclarations qu'ils endossent. La liste n'est pas exhaustive.

Néanmoins un tel « outil » de travail n'est pas sans danger, et l'on devra tout particulièrement se garder de l'illusion qui guette tout lecteur : celle du point de vue synoptique sur une œuvre qui est *pour nous* achevée. Il y a un temps de l'écriture, une maturation de la pensée, une évolution des problématiques, et il convient de toujours se méfier des interprétations rétrospectives. Même si les préoccupations manifestent – comme c'est le cas avec Platon – une extraordinaire constance. Même si l'on ne peut que constater la remarquable cohérence de l'entreprise. Même s'il n'est pas du tout assuré que la volonté de fixer, ou du moins d'approcher, la date de rédaction des différents dialogues ait une quelconque pertinence philosophique pour leur auteur – en aurait-elle pour l'historien de la philosophie. Encore n'est-ce pas tout. Il pourrait y avoir quelque trahison, voire quelque mécompréhension fondamentale, à livrer sous sa forme écrite la plus *décharnée* la pensée de qui soutient, dans la *Lettre VII* 344 c, qu'écrire n'est pas tâche sérieuse à laquelle un homme sérieux doive s'adonner. Sauf à considérer que l'instrument proposé ici ne vise pas à se substituer à la lecture vive, mais à la susciter et à l'accompagner. De l'écrit encore, de l'écrit toujours ? Certes. Mais un écrit auquel il faut savoir, aussi, reconnaître quelque qualité : les analyses, et leurs raisons, « seraient-elles, au début, difficiles à entendre, on n'a pas lieu de s'en effrayer, car celui même qui est lent d'esprit pourra y revenir et les scruter à plusieurs reprises » (*Lois X*, 891 a). Que la nécessité de cet examen réitéré s'impose, c'est ce dont nul ne doutera. Que ce petit volume lui soit une aide, c'est ce que je me plais à espérer.

Bibliographie succincte

Textes

Les traductions des Dialogues de Platon, accompagnées ou non du texte grec, sont nombreuses. Dans la première catégorie, on renverra à l'édition de la Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, en treize volumes, les tomes XIII, 1^{re} partie, comprenant les *Lettres*, XIII, 2^e partie, les dialogues suspects, XIII, 3^e partie, les dialogues apocryphes. Signalons également, toujours au Belles Lettres, la collection « Classiques en poche », dirigée par H. Monsacré, qui rééditent depuis 1996 les textes et traductions des volumes correspondant de la C.U.F., accompagnés d'une introduction, de notes et d'une bibliographie nouvelles. Enfin, le lecteur anglophone pourra se référer à l'édition bilingue (grec / anglais), Cambridge, Mass / Londres, Harvard University Press / Heinemann, dans la « Loeb Classical Library » (10 volumes).

Dans la seconde catégorie, notons tout d'abord les *Œuvres complètes* de Platon, en deux volumes, traduction et notes établies par L. Robin avec la collaboration de J. Moreau, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade ». On trouvera également de nombreuses traductions seules en format de poche. Retiendront particulièrement l'attention les traductions inédites, introduction et notes dans la collection « Philosophie », Paris, GF Flammarion. Il faut aussi signaler l'excellente traduction de la *République* par P. Pachet, et les extraits des *Lois* par A. Castel-Bouchouchi, Paris, Gallimard, collection « Folio Essais » ; dans la collection « Tel », certains volumes reprennent les traductions de la Pléiade ou de la C.U.F. De nombreux dialogues font aussi l'objet d'une traduction nouvelle, avec notes et commentaires, Paris, Librairie Générale de France, collection « Le Livre de Poche – Classiques de la philosophie ».

Il ne saurait être question de dresser ici une liste, même indicative, des commentaires de tout ou partie des Dialogues. J'ai donc pris le parti de ne retenir que les instruments de travail, propre à aider le lecteur dans son approche, ou son étude du texte.

Indices et lexiques

- L. Brandwood, *A Word Index to Plato*, Leeds, Maney & Son, 1976.
 E. des Places, « Lexique » (noms et notions), *Platon*, tome XIV, Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1989.
 L. Brisson et J.-F. Pradeau, *Le vocabulaire de Platon*, Paris, Ellipses, 1998.

Bibliographie

- H. Cherniss, « Plato : 1950-1957 », *Lustrum*, 4, 1959 et 5, 1960.
 L. Brisson, « Platon : 1958-1975 », *Lustrum*, 20, 1977.
 L. Brisson et H. Ioannidi, « Platon : 1975-1980 », *Lustrum*, 25, 1983.
 L. Brisson et H. Ioannidi, « Platon : 1980-1985 », *Lustrum*, 30, 1988.
 L. Brisson et H. Ioannidi, « Platon : 1985-1990 », *Lustrum*, 34, 1992.
 L. Brisson et F. Plin, *Platon : 1990-1995. Bibliographie*, Paris, Vrin, 1999.

Ouvrages de référence

- R. Kraut, *Cambridge Companion to Plato*, Cambridge University Press.
 M. Canto-Sperber, dir., *Philosophie grecque*, Paris, PUF, 1997 [outre un article, accompagné d'une riche bibliographie, de M. Canto-Sperber sur Platon (pp. 185-299), ce volume comporte une fort intéressante annexe : « Ce qu'il faut savoir avant d'aborder l'étude de la pensée antique », où l'on trouvera – entre autres choses – une liste des serveurs dédiés à l'Antiquité classique sur Internet].

Hippias mineur [ou du Faux]

363 a - 364 a. Prologue

Question initiale : que pense Hippias d'Achille et d'Ulysse ?
« Lequel des deux lui paraît supérieur ? »

364 a - 365 b. Les caractères d'Achille et d'Ulysse dans Homère

Question préalable : *en quoi* réside la supériorité de l'un des deux héros homériques sur l'autre ? Achille, pour Hippias, est supérieur à Ulysse parce que le caractère d'Achille est « véridique et simple » alors que celui d'Ulysse est « double et trompeur ».

365 b-e. Position du problème

Pour Hippias, est double celui qui est trompeur, et l'homme véridique est autre que l'homme trompeur. Reste à savoir si l'on est trompeur « par sottise et manque d'intelligence ou bien par une perfidie intelligente » ? Hippias opte pour le second membre de l'alternative.

366 a-c. Pour pouvoir dire faux il faut savoir le vrai

« Les trompeurs sont ceux qui sont habiles (*sophoi*) à tromper et qui en ont le pouvoir ». Or, avoir la capacité de faire quelque chose consiste à pouvoir faire ce que l'on veut faire quand on veut le faire.

366 c - 368 a. Exemples issus des divers domaines de compétence d'Hippias

Arithmétique, géométrie, astronomie. Généralisation à « toutes les sciences ».

368 b - 369 a. Polymathie et polytechnie d'Hippias

Énumération ironique des diverses compétences d'Hippias, lui qui affirme qu'il n'y a « rien sur [sa] personne qui ne fût l'œuvre de [ses] mains ».

369 b - 370 e. Retour au commentaire homérique

Le même homme étant en même temps trompeur et véridique, « si Ulysse était trompeur, il devient en même temps véridique, et si Achille était véridique, il est trompeur ». Ils sont « tout pareils ». Premier scandale : la capacité du menteur entraîne pour lui l'obligation de connaître la vérité dans les matières où il ment. Par cette connaissance, il semble se confondre avec le véridique.

370 e - 371 d. Mensonge volontaire et mensonge involontaire

Il apparaît, à la lecture d'Homère, qu'Achille ment. S'il le fait, répond Hippias, « ce n'est pas volontairement, c'est malgré lui ». Ou alors, il ne ment pas vraiment : « il a changé d'avis dans sa simplicité ».

371 e - 372 a. La supériorité du trompeur

Ulysse est supérieur à Achille, puisque, quand il ment, il ment volontairement : deuxième scandale.

372 b - 373 c. Socrate et les « habiles »

Hippias accuse Socrate de mettre, volontairement, la confusion dans l'esprit de son interlocuteur. L'« inscience » socratique.

373 c - 375 c. Volontaire ou involontaire, une infériorité n'en est pas moins réelle. Quelques exemples

La course, la lutte, les exercices du corps, la tenue, le chant, les défauts physiques, les « instruments », les animaux, les techniques. Raisonnement par analogie aboutissant à la conclusion que la supériorité appartient à « qui peut à volonté mal faire, pécher contre la beauté et contre les règles, tandis que les mêmes résultats, s'ils sont involontaires, sont marque d'infériorité ». Troisième scandale : l'âme la meilleure est celle qui fait le mal volontairement.

375 d - 376 c. Épilogue

La thèse d'Hippias est réduite à l'absurde. Elle conduit à une conclusion qu'aucun des deux interlocuteurs ne peut admettre : « En conséquence, celui qui volontairement fait le mal, qui se conduit honteusement et injustement, celui-là [...] ne peut être que l'homme de bien ».

Alcibiade [ou Sur la nature de l'homme]

103 a - 104 e. Prologue

Socrate poursuit toujours Alcibiade de son amour, alors que tous ses anciens admirateurs, impressionnés par sa « supériorité » en tout domaine « ont lâché pied ». Pourquoi ? Parce qu'Alcibiade ne paraît pas satisfait des avantages qui sont les siens.

104 e - 106 a. Les espérances d'Alcibiade

Être tout-puissant à Athènes, et par là chez tous les autres Grecs, et même chez les Barbares. Socrate laisse entendre à Alcibiade qu'il pourrait l'aider à réaliser ses projets.

106 b - 109 c. Alcibiade à la question : quelles sont ses compétences ?

État des compétences d'Alcibiade : lire, écrire, jouer de la cithare, lutter. Or, sur cela, les Athéniens ne délibèrent pas. Quant à ce sur quoi ils ont besoin de conseils (architecture, mantique, médecine, construction navale), Alcibiade n'en a aucune connaissance. Qu'à cela ne tienne : il prodiguera ses conseils sur ce qui semble ne réclamer aucune compétence technique, à savoir « les questions de guerre et de paix et en général, les affaires de la Cité ». Mais il faut, sur ces questions, savoir ce qui est juste.

109 c - 113 b. La connaissance du juste et de l'injuste

Alcibiade ne sait pas ce que sont le juste et l'injuste : il ne les a ni appris de quelqu'un, ni trouvés lui-même. Il ne peut donc conseiller les Athéniens sur ce qu'il ignore. Or cette ignorance, qui engendre le désaccord, est cause de bien des morts et de bien des combats.

113 c - 116 d. Le juste et l'utile

Les Athéniens ne délibèrent jamais sur ce qu'est le juste, mais sur ce qu'il est utile de faire. Là sera la compétence d'Alcibiade. Même

argumentation de Socrate : d'où a-t-il appris ce qu'il sait de l'utile ?
Rapports du juste, du beau, du bien et de l'utile.

116 e - 118 b. L'ignorance qui s'ignore elle-même : la pire de toutes

La contradiction est signe d'ignorance. On ne se contredit pas sur ce qu'on sait ignorer, mais seulement sur ce qu'on croit savoir alors qu'on l'ignore. Or, si cette ignorance qui s'ignore porte sur les sujets les plus importants (le juste, le beau, le bien et l'utile), elle est « malfaisante et honteuse ». Ce mal est celui de la plupart de ceux qui sont « aux affaires ».

118 b - 119 a. Les politiques sont-ils savants dans leur art ?

À la différence du grammaticien, du cithariste, du pédotribe, véritablement savants dans leur art, les politiques sont incapables de rendre qui que ce soit savant en matière de politique. Périclès en est le meilleur exemple, qui a échoué en ce domaine, même avec ses propres enfants.

119 b - 124 a. Les rivaux d'Alcibiade

Vaut-il bien la peine d'apprendre et de s'exercer pour affronter des gens qui ne sont pas plus savants que soi ? Avant de répondre, encore faut-il savoir quels sont ceux que l'on doit affronter : les rois de Sparte et celui de la Perse. Fable ésopique du lion et du renard. Alcibiade n'a qu'une seule chance de l'emporter sur eux : en donnant à son âme tout le soin prescrit par le précepte delphique : « Connais-toi toi-même ».

124 b - 127 c. À quoi faut-il s'appliquer ?

À devenir le meilleur possible pour avoir la capacité de commander dans la Cité, c'est-à-dire d'assurer sa bonne administration et sa sécurité. Or cela n'est possible que s'il y règne l'amitié et la concorde.

127 c - 130 a. Art politique et connaissance de soi

Mais qu'est-ce donc que cette amitié et cette concorde ? Sur ce point aussi Alcibiade est « dans un état d'ignorance honteuse ». Il